

[Texte]

the mind of the magistrate. But I emphasize, and I think it needs to be emphasized, that it is not an absolute bar. And I do not think it should be an absolute bar.

Mr. Halliday: I have one last question, Mr. Chairman, perhaps to the Solicitor General. The Minister of Justice, in his opening comments intimated possibly 70 per cent of crimes involving firearms are domestic crimes, I believe he said, originating in the family, in the home. From the point of view of anticipating a violent crime and trying to prevent it, provisions are made for police to confiscate on some type of evidence, I gather, that there might be trouble brewing. I am wondering how that is going to be run. In other words, if a wife has a spat with her husband and goes to the police and says, "My husband is threatening me with a gun," how much proof do the police have to have before they can do something? Or if a physician has some evidence from a patient that a spouse is acting in a peculiar manner, what does the physician have to do to convince the police, or what will the police require to be convinced, that a gun should be confiscated?

• 1115

Mr. Fox: I would just like to say that this provision we are introducing is one that has been suggested to us by the police, in particular the Canadian Association of Chiefs of Police were quite pleased to have it in there. Their experience, of course, is that much of their work in many areas of the country, particularly in the urban areas, is concerned with difficulties encountered in family quarrels. As you yourself indicated, about two thirds of the murders in this country involve people who actually know each other fairly well, either through a family relationship or through a business relationship.

What happens is that many times police officers are called to the scene of a family quarrel, and in many cases, really just on knocking on the door and having the door opened to them, are aware of the fact that things are out of hand. In some cases they may see someone waving a rifle at somebody else, or they may see one in the corner. What the bill would do would be to empower them, in those circumstances, to seize a weapon because of the belief that that weapon is likely to be used in the course of that dispute. They would then seize the weapon. It could be, of course, reclaimed by the parties at a later stage. But the police would have to have grounds to believe the weapon constituted a danger in those circumstances.

Mr. Halliday: Mr. Chairman, if I could just clarify with the Minister that same point: in other words, as I understand it, what you are saying is that the police have actually to see the threatening situation before they can confiscate?

Mr. Fox: If a peace officer is satisfied that it would be in the interests of public safety that a person should not possess the firearm in that situation, and if he believes the situation is so urgent that he could not apply to a magistrate for a warrant, he would then be empowered to search and seize any firearm in the possession of the person involved. But he would have to be satisfied that there was, of course, a great deal of urgency in the matter. If there were no urgency, I suppose what he

[Traduction]

les circonstances, ou parce que la personne en question semble s'être réadaptée. Je désire ici insister sur le fait qu'un casier judiciaire n'empêche pas et ne devrait pas empêcher quelqu'un d'obtenir son certificat.

M. Halliday: J'aimerais poser une dernière question, monsieur la président, peut-être au Solliciteur général. Le ministre de la Justice, dans ses commentaires préliminaires, a dit que 70 p. 100 de tous les crimes impliquant des armes à feu sont de nature domestique et ont leur origine dans la famille. Quant à prévoir un crime violent et à l'empêcher, certaines dispositions permettent aux policiers de confisquer certains genres de preuves comme quoi des ennuis se préparent. Je me demande comment ces dispositions peuvent s'appliquer. Autrement dit, si une épouse en veut à son mari et dit aux policiers: «Mon mari me menace avec un fusil», quelles preuves les policiers ont-ils pour agir? Ou si un médecin reçoit de son malade des preuves qu'un conjoint agit de façon un peu curieuse, comment ce médecin peut-il convaincre les policiers, et comment ceux-ci peuvent-ils être sûr qu'une arme doit être confisquée?

M. Fox: Je dois vous dire que les dispositions que nous présentons nous ont été proposées par les policiers, et que l'Association canadienne des chefs de police en était très heureuse. Selon leur expérience, évidemment, une grande partie des difficultés qu'ils éprouvent au pays, surtout dans les secteurs urbains, résultent de querelles familiales. Comme vous l'avez dit vous-même, les deux tiers environ des meurtres commis au pays impliquent des personnes qui se connaissent très bien, soit qu'elles aient un lien de parenté ou d'affaires.

Bien des fois on appelle des officiers de police sur la scène d'une querelle familiale, et souvent simplement en frappant à la porte, ils se rendent compte que les choses sont hors contrôle. Dans certains cas, les policiers voient une personne brandir un fusil et mettre en joue quelqu'un d'autre, ou s'aperçoivent qu'il y a une arme à feu dans un coin. Le bill permettra aux policiers, dans ces circonstances, de se saisir de l'arme à feu s'ils croient que l'arme peut être utilisée pendant la dispute. Évidemment, cette arme à feu pourra être réclamée par ses propriétaires plus tard, mais les policiers devront avoir des motifs leur permettant de croire que l'arme constitue un danger dans ce cas.

M. Halliday: Monsieur le président, j'aimerais éclaircir un point avec le ministre. Si j'ai bien compris, vous dites que les policiers doivent sentir qu'il y a une menace dans une situation avant de confisquer l'arme.

M. Fox: Si un agent de la paix croit qu'il y va de l'intérêt du public qu'une personne n'ait pas d'arme à feu, et s'il croit que la situation est urgente et ne lui permet pas d'obtenir un mandat, il aurait le pouvoir de perquisitionner et de confisquer toute arme à feu que posséderait la personne impliquée. Mais il faut évidemment qu'il soit bien conscient de l'urgence de la situation. S'il n'y a pas d'urgence, je suppose que l'officier devra se munir d'un mandat. Il est évident que les agents de police